ESSAI SUR L'HOMME

CONSIDÉRÉ

DANS SES RAPPORTS GÉOGRAPHIQUES;

Présenté et soutenu à l'École de Médecine de Paris, le 29 août 1808.

PAR A. BLANCHETON, de Vertaizon,

(Département du Puy-de-Dôme),

Docteur en Médecine;

Interne en médecine à l'Hôtel-Dieu de Paris; ancien Chirurgien interne de l'hôpital des Vénériens de la même ville, et de l'hôpital civil et militaire de Clermont; ancien Élève de l'École pratique; membre résidant de la Société des Sciences Physiques et Naturelles, et de la Société anatomique de Paris.

> Si l'espèce humaine peut être perfectionnée, c'est dans la Médecine qu'il faut en chercher les moyens. *Philos.* DESCARTES.

À PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de l'École de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1808.

PRESIDENT,

M. DEYEUX.

EXAMINATEURS,

MM. PERCY.
RICHARD.
SABATIER.
SUE.
THILLAYE.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A

Monsieur FAVARD,

Ex-Tribun, membre du Corps-Législatif, et du Parquet de la Haute-Cour impériale, Chevalier de la Légion-d'Honneur.

Hommage rendu au Législateur dont les vertus commandent le respect et l'admiration.

Comme un témoignage d'attachement et de reconnoissance.

A. BLANCHETON.

ESSAI

Sur l'Homme considéré dans ses rapports géographiques.

QUEL est l'objet vers lequel se dirigent sans cesse les travaux du Médecin ? où tendent ses recherches? quel est son but unique ?..... *L'homme;* c'est à lui qu'il consacre ses veilles, c'est pour lui qu'il médite, c'est à lui seul enfin qu'il fait hommage de sa vie !...

Guidé par le noble enthousiasme qu'inspire l'amour du bien, le médecin philosophe promène ses regards sur la nature entière; par-tout il l'interroge, par-tout il porte un œil avide de connaître. Le fanatisme du *vrai* est le seul qui lui soit permis ; ennemi de l'erreur, la repoussant toujours, il conserve, alimente le feu sacré qu'alluma le génie *d'Hippocrate.*

C'est en étudiant l'homme dans toutes ses relations qu'il parvient à connaître les lois naturelles qui règlent, changent ou modifient son être ; cette étude s'offre à lui sous deux aspects également importans, qui tous deux constituent *la science de l'homme.*

Dans le premier, c'est l'individu seul qui l'occupe, et c'est dans l'homme qu'il cherche à connoître l'homme.

L'organisation du corps humain, la vie, ses propriétés inhérentes et ses fonctions ; les altérations qui en troublent ou en détruisent le cours, et les moyens qu'on leur oppose, enfin les

agens qui développent ou entretiennent les forces vitales composent le vaste ensemble du premier *tableau de la science de l'homme.*

Ces premières notions acquises, il importe de juger l'homme dans ses rapports avec le milieu qu'il habite, et les corps environnans qui tous exercent une action directe ou indirecte sur lui; placé au sein de la nature, son existence se manifeste par des impressions reçues ou transmises.

La juste appréciation de ces divers phénomènes, l'étude approfondie de ces actions réciproques forment les divers plans du second tableau de la *science de l'homme.*

Je suis loin de vouloir embrasser un sujet aussi vaste; je me bornerai à quelques propositions générales servant de base à la *géographie médicale*, qui n'est elle-même qu'une section de la science de l'homme, science dont l'immensité faite pour étonner celui qui, comme moi, commence une carrière dont à peine il a pu mesurer l'étendue, suffirait pour étouffer en lui de vaines prétentions, si déjà le sentiment de sa faiblesse et la hauteur du sujet ne lui avaient appris que le génie seul doit y prétendre ! . . . . .

C'est seulement en suivant les traces des aigles de la science, que j'oserai me permettre quelques applications des connaissances géographiques à l'homme considéré individuellement ou en masse à l'état sain, dans ses divers états physiques et ses habitudes morales fondées sur ses rapports géographiques et naturels. Eh! ne suffit-il pas d'avoir médité l'excellent ouvrage *d'Hippocrate*, sur l'air, les eaux et les lieux; les savantes recherches de *Cabanis*, sur l'influence des climats; et les sages réflexions de *Montesquieu* sur la même cause agissant sur l'état politique et morale des peuples, et sur le génie des nations . . . . pour être convaincu des *vérités* qu'il démontre, *vérités* contre lesquelles on a vu s'élever en vain d'absurdes réfutations !

Il appartenoit sur-tout à *Cabanis* de signaler l'importance d'une *géographie médicale ;* et qui mieux que lui pouvoit en démontrer les avantages ! . . . .

« Si l'histoire naturelle a besoin d'une bonne géographie » physique, dit-il, la science de l'homme a besoin d'une » bonne géographie médicale : quoique ce dernier travail » soit plus incomplet que le premier, les faits rassemblés par » les médecins observateurs pourraient cependant fournir déjà » plusieurs résultats précieux. »

A ces preuves, il ajoute l'autorité de *Baglivi*, et cite cette phrase remarquable qui servait d'épigraphe à ses œuvres médicales : *vivo et scribo in aëre romano.*

§ Ier. Les surfaces du globe se divisent en solides et en fluides : la *fixité* caractérise les premières, la *vaporabilité* les secondes.

Elles ont des phénomènes particuliers, et cependant elles s'influencent réciproquement.

Les surfaces solides sont formées par les continens et les îles ; les autres le sont, en grande partie, par les mers ; elles ne sont point également réparties dans les diverses régions du globe.

Le pôle *austral* est entouré de mers : le boréal a des surfaces fixes, presque jusqu'à son centre.

Dans l'hémisphère oriental, les surfaces liquides et solides sont en égale proportion ; dans l'hémisphère occidental, les surfaces liquides prédominent.

De grandes inégalités s'observent dans les continens. Leur élévation s'accroît de la circonférence au centre ; elles ont des directions remarquables, et partent ordinairement d'un groupe plus élevé encore, d'où naissent les grands fleuves et les lacs.

Ces crêtes montagneuses laissent entr'elles de grands intervalles qui prennent les noms de bassins, plaines, déserts ou

savannes, suivant qu'elles offrent tel ou tel aspect. La connaissance des diverses parties du globe, et leurs rapports avec l'homme dans les divers lieux qu'il habite, sont importans pour le médecin.

§ II. La connaissance des surfaces des continens s'acquiert facilement, à l'aide des divisions géographiques ; mais le degré de latitude est loin de déterminer ce que le médecin entend par climat. A l'exemple d'*Hippocrate*, on doit y voir l'ensemble des circonstances physiques attachées au lieu. Le climat, qu'on me passe l'expression, est la *physionomie* d'un pays, puisqu'en effet il se compose de tous ses traits caractéristiques.

En restreignant au contraire ce mot climat à sa valeur géographique, il ne fait q'indiquer la latitude de chaque lieu, ou sa distance à l'équateur.

Montesquieu a dit, en parlant de l'influence des climats, « que l'on pourrait distinguer, pour ainsi dire, les climats par » les degrés de sensibilité, de même qu'on les distingue par » les degrés de latitude. »

Cette opinion, vivement combattue par *Helvétius* et quelques autres, n'en est pas moins partagée par un grand nombre de savans ; parmi eux on pourrait encore citer le célèbre Cabanis que la mort vient d'enlever aux sciences et aux lettres.... comme l'autorité la plus imposante, après celle du père de la médecine, dont on ne saurait trop admirer les sages conceptions !

§ III. C'est dans la structure des continens, la distribution et le cours des eaux fluviatiles, l'étude des phénomènes atmosphériques, connus sous le nom de météores aqueux, celles des vents et des débordemens des grands fleuves; enfin dans la nature du sol et l'ordre des saisons, que le médecin doit chercher les causes générales de la diversité des êtres, et des modifications qu'ils éprouvent, comme l'a fort bien observé *Blumenbach*. (*De generis humani varietate nativa*. 3e. *édit. pag*. 77 — 80.)

Barthez classe également les climats parmi les causes naturelles qui modifient le physique de l'homme et ses mœurs dans les diverses contrées qu'il habite. (*Science de l'Homme*, § CCLXXV.) Il admet aussi des causes politiques ; mais ces dernières ne sont-elles pas souvent attribuables au climat ?

§ IV. Les deux grands continens, savoir : l'africain, qui se compose de l'Europe, l'Asie, l'Afrique ; et l'américain, peuvent se diviser naturellement en *montagnes*, *vallées*, *bassins*, *plaines*, *déserts*, *savannes*, *îles*, *cotières et sporades*.

Cette division me paraît convenir à l'étude de l'homme dans ses rapports géographiques. Le montagnard indompté, le paisible pasteur des vallées, l'agricole courbé au sein de ses plaines, l'Arabe et le Tartare vagabonds dans leurs immenses déserts, l'industrieux insulaire..... ne paraissent-ils pas établir des divisions naturelles, applicables au genre humain, à ses races et à ses variétés ?

Cette distinction me paraît favorable à l'étude de l'homme dans ses relations individuelles, indépendamment de toute institution sociale. Par-tout on lui reconnaît un caractère essentiel qu'il tient du sol ; le *Montagnard*, par exemple, n'offre-t-il pas, dans toutes les contrées, cette âpreté de caractère, cette rudesse indocile, qui atteste à-la-fois le courage et l'amour de l'indépendance ?

Si dans mes recherches je parviens à prouver que, malgré la latitude, par-tout où la nature aura développé des conditions égales dans les surfaces habitées, les hommes offrent en effet des modifications analogues dans leur état physique et leurs habitudes morales, certes j'aurai trouvé le moyen le plus avantageux d'apprécier l'homme dans ses rapports.

§ V. Les différences physiques seront alors mieux senties,

parce que l'application sera plus générale, et motivera mieux la séparation des facultés morales de la constitution physique, que l'on a pu rapporter à la même cause, il est vrai, mais plus encore à la différence des latitudes si bien appréciées dans ses effets, lorsqu'on met en opposition le *Nègre*, l'*Arabe européen*, et le *Lapon*.

De l'emploi de cette division naturelle doit naître nécessairement quelques idées particulières à chaque race, dont le type a été plus ou moins altéré par des mélanges successifs. Par elle, parviendroit-on peut-être à remonter à l'origine de quelques peuplades dont les mœurs et les dehors sont étrangers à tout ce qui les environne.

§ VI. Je pense donc qu'il seroit possible de tracer le plan des rapports naturels de l'homme avec les surfaces habitées par lui, en admettant que son étude assimilée à celle du globe peut se faire sous trois aspects différens :

1°. Dans le sens de ses divers états physiques et de son origine présumée.

Ce premier aspect se composera des races humaines et de leurs variétés, fondées sur des rapports géographiques, et se terminera par des considérations médicales sur les diverses affections propres à chacune d'elles.

2°. Dans ses relations naturelles avec les corps environnans, tels que l'air, l'électricité, le rayon solaire, les météores, les eaux, le sol et ses aspects; enfin, tout ce que le médecin conçoit sous le nom de *climat*.

C'est à ce deuxième aspect que doit s'appliquer la division naturelle dont j'ai parlé plus haut, en faisant abstraction des races et des institutions politiques. Cette division en *montagnards*, *etc.*, étant appliquée indistinctement à tous les peuples réunis, nécessite des rapprochemens, dont les résultats seraient des règles générales applicables aux diverses conditions

dans lesquelles l'homme est observé sur la terre, et conduit également à la recherche des causes naturelles qui développent et entretiennent les maladies *endémiques*.

3°. Dans ses divers états politiques et ses degrés de *civilisation*.

Ici l'homme doit être observé dans le *sens collectif*.

Cet aspect, qui d'abord paraît étranger à la médecine, doit nécessairement former le dernier plan du tableau : cependant, si l'on considère jusqu'où va l'influence de la civilisation sur les facultés morales, on y trouvera la source d'un grand nombre de maladies tout-à-fait étrangères à l'homme pris à l'état sauvage ; et même, en parcourant l'échelle de la perfection sociale, on pourra facilement établir des différences notables dans les affections propres aux divers degrés dont elle se compose !....

PREMIER ASPECT.

L'homme considéré dans son organisation offre des races qui ont des rapports géographiques déterminés.

§ VII. Tout ce qui a trait aux races humaines, à leurs différences, paraîtrait d'abord appartenir exclusivement à l'histoire naturelle de l'homme et à sa physiologie ; mais en admettant que ces races ont toutes un type qui leur est propre, ce phénomène n'a-t-il pas un rapport plus ou moins direct avec telle ou telle région du globe, où les conditions nécessaires à son développement sont en parfaite harmonie, et la maintiennent dans son intégrité ? Je donnerais pour exemple les vallées du *Caucase*, où quelques tribus ont encore conservé toute la pureté du type caucasien si rare aujourd'hui !....

Ce principe une fois reconnu, ne pourrait-on pas également assigner des limites géographiques aux races *caucasique*, *mongole* ou *kalmouk*, *hyperboréenne*, *éthiopienne*, et *caraïbe* ou

américaine (1). M. *Lacépède*, dans son discours d'ouverture d'un Cours de zoologie, fait en l'an 10, a donné de grands développemens à cette partie de l'histoire naturelle de l'homme.

Mais il n'y admet que quatre races, et prétend que les peuples d'Amérique ne sont que des variétés de la race mongole, qui par d'anciennes *migrations* s'est répandue sur les continens américains. Cette opinion, qu'il partage avec M. *Fleurieu*, n'est pas généralement admise. Il explique l'origine des Esquimaux par des faits analogues, et les attribue à la race hyperboréenne.

M. *Cuvier*, dans ses Cours, professe une opinion contraire, et considère la race caraïbe comme étant intermédiaire entre la race caucasique et la mongole.

§ VIII. *Race Caucasique.* Sortie des vallées du Caucase,

---

(1) Les traits caractéristiques de ces races sont les suivans :

1°. *Race Caucasique.* Visage ovale, presque vertical, nez long, saillant, pointu, cheveux longs, flexibles, plats, de couleur variable du blanc au noir foncé, peau blanche, joues colorées en rouge ou rose, lèvres vermeilles.

Elle est la plus belle.

2°. *Race Mongole.* Tête large, peau olivâtre, nez épaté, court, écrasé, le visage plat et rond, leurs pomettes saillantes et relevées, leur crâne conique.

Cette race n'est point intermédiaire entre le blanc et le nègre. Ce dernier et le Mongol s'en éloignent chacun dans leur sens.

3°. *Race Hyperboréenne.* Visage plat, court et arrondi, nez écrasé, cheveux noirs, courts et plats, peau brune; ils sont petits et trapus.

4°. *Race Nègre ou Ethiopienne.* — Iere. *Variété.* Front plat, visage oblique, mâchoires saillantes, lèvres grosses, épaisses, formant museau, joues larges, saillantes, leurs cheveux noirs, gras et crépus, courts et laineux, peau noire.

IIe. *Variété.* — *Caffres et Hottentots.* Visage plus long, triangulaire, peau olivâtre.

5°. *Race Américaine ou Caraïbe.* Visage large, triangulaire, les cheveux noirs, plats, longs et gros. Ils n'ont que peu ou point du tout de barbe, leur teint est d'un rouge cuivreux.

la race blanche suivit les bords de la Méditerranée qu'elle eut bientôt envahie. La Perse, la Syrie, l'Egypte, l'Arabie, la Grèce, et toute l'Europe, à l'exception de la zône glacée, devinrent son domaine.... De nos jours d'immenses colonies ajoutent encore à sa vaste étendue. Une tendance constante à la perfection la caracterise ; c'est par elle que s'élevèrent tour-à-tour les grands empires.

En l'examinant dans les différentes latitudes, on voit qu'elle se divise naturellement ; elle comprend des peuples septentrionaux ayant la peau blanche, des yeux bleus, des cheveux blonds, et une haute stature ; ils occupent l'espace compris entre le 50 et le 65e. degré de latitude : ce sont les peuples danois, suédois, russes et germains.

Une seconde région, comprise entre le 36e et 50e. degré, nous offre dans la France, la Grèce, et presque toute l'Italie, une peau plus ou moins blanche, dont les teintes sont relevées par des yeux bruns et des cheveux plus ou moins noirs, mais fins. Dans des degrés inférieurs, l'Espagne méridionale, la Sicile, l'Anatolie, la Syrie et la Perse, les teintes brunes sont plus foncées ; le front plus large, les yeux noirs, les cheveux le sont également, mais plus gros.

Enfin la troisième région, occupée par cette race, renferme la Barbarie, l'Egypte, l'Arabie et l'Abissinie. Une peau basanée, le nez large, les cheveux noirs et crépus, caractérisent les peuples de ces contrées.

§ IX. *La race Mongole* dont le point de départ paraît être le grand plateau de l'Asie, s'étend des bords de la *Léna*, jusqu'à l'Archipel indien ; vers le nord de l'Asie, elle occupe la Tartarie russe, la *Sibérie* ; à l'ouest, la Tartarie chinoise, le Japon, la Chine septentrionale ; au midi, le Tibet, l'Indostan, la Chine, le Tonkin, la *Cochinchine*, le Camboye, l'Archipel indien, et la presqu'île fameuse. Cet espace im-

mense est mesuré par un arc de méridien qui s'étend de la 69e. parallèle boréale, jusqu'au dixième degré de la torride australe.

Cette race, peu connue, est la plus éminente en population; elle offre des nuances variées du blanc au noir dans la peau. Le visage plat, les joues relevées, les yeux obliques, les dents découvertes, le nez petit, sont des caractères communs aux *Tartares* mantchoux, kalmouks, et aux peuples chinois, indous, siamois et malais.

§ X. *La race Nègre ou Ethiopienne* est répandue sur toute l'Afrique. Bornée au nord par cette mer de sable, appelée le *Sahra*, les rives du *Niger* et l'Abissinie, elle couvre le reste de l'Afrique.

Les bords du Sénégal, ceux de la Gambie et du Niger, la Guinée, le Congo, et toute la côte méridionale, sont occupés par les nègres; mais il existe deux variétés, formées par les Caffres et les Hottentots; les premiers habitent l'intérieur du continent, et sa côte orientale; les autres, son extrémité australe.

Les nègres sont noirs; ils ont le front applati et les mâchoires saillantes. Les Caffres et les Hottentots sont olivâtres, et leur visage est en forme de losange. Cette race occupe un espace mesuré par un arc de méridien de 65 degrés de latitude.

§ XI. *La race Américaine* est répandue sur tout le nouveau continent, excepté le Groenland et le pays des Esquimaux; elle comprend l'Amérique du Nord, tout le continent méridional, les Antilles et la Terre-de-Feu. Sa couleur, d'un rouge cuivreux, ses cheveux noirs et plats, longs et gros, l'absence de la barbe, ou sa presque nullité, distinguent le Caraïbe des autres hommes. Cette race s'altère de jour en jour par son mélange avec l'Arabe européenne ou *caucasique*.

§ XII. Enfin *la race Hyperboréenne*, reléguée sous la zône glaciale, s'y trouve répandue dans un sens parallèle au cercle polaire, dans l'espace compris entre le 66 et 73e. degré de latitude au nord de l'ancien et du nouveau continent.

En Europe, elle fournit les Lapons ; en Asie, les Samoïèdes, les Osthiaques, les Tchutchis ; en Amérique, du nord, les Groënlandais, les Esquimaux.

La petitesse de leur taille, leurs corps trapus, leur peau brune, enfin, le cercle étroit de leurs facultés physiques et morales, tout annonce en eux une lutte constante entre la vie et l'action délètère du froid qui l'enchaîne et s'oppose à ses développemens.

§ XIII. L'histoire des races humaines et l'étude de leurs rapports géographiques font naître les questions suivantes :

Y a-t-il des maladies particulières à une race, qui soient tout-à-fait étrangères aux autres ?

La solution de cette question exigerait des développemens beaucoup trop étendus pour pouvoir être admise dans un cadre aussi étroit : je me bornerai donc à la simple réfutation de ce fait, en admettant seulement qu'il me paraît probable, en effet, que certaines maladies peuvent affecter exclusivement une race, quand les causes qui la développent sont inhérentes aux climats et aux lieux habités par elle, causes qui dépendent presque toujours de l'exposition du sol, de la nature des eaux, des alimens, ou d'un genre d'exercice qui peut, également par son abus, produire certains genres d'affections, ainsi que le prouve *Hippocrate*, en parlant des Scytes. « L'habitude d'être » à cheval, et d'avoir sans cesse les extrémités inférieures » pendantes, leur occasionne des fluxions chroniques aux arti- » culations. (*Traduction de Coray*, *Traité des Eaux, des Airs et des Lieux.*)

C'est d'après le même principe que l'on explique la lèpre des Norwégiens icthyophâges.

N'est-ce pas à la température brûlante qui règne entre les Tropiques, que l'on doit attribuer aussi la gale, les dartres, l'éléphantiasis, les *yaws*, les *pians*, la *peste* et la *variole*, qui y sont à-peu-près endémiques ?

Toutes ces affections n'ont aucuns rapports avec l'organisation primitive de la race qu'elles affligent : l'influence du climat, celle du régime et des habitudes, enfin certains états particuliers du sol, sont les causes premières de leur développement, et doivent se réunir au deuxième aspect.

IIe. ASPECT.

§ XIV. La définition exacte du mot *climat* nous a fait connaître tout ce qui est en rapport avec l'homme ; savoir :

1°. Les phénomènes atmosphériques et astronomiques ;

2°. Les dispositions du sol, ses aspects et ses productions ;

3°. Le cours des eaux et leur versement ;

4°. La constitution physique des habitans.

Ne voulant donner qu'une légère esquisse d'un tableau dont le sujet est immense, je suis forcé d'en retrancher les descriptions particulières qu'exigeraient chacune des divisions que je viens d'énoncer, pour aborder la distinction naturelle dont j'ai parlé plus haut.

On conçoit aisément qu'il serait difficile de faire l'application de chacun des agens naturels dont se compose le climat partout où l'homme existe.

Si l'on admet, au contraire, la division proposée des hommes en montagnards, etc..... on obtiendra des caractères généraux qui subsistent indépendamment des races et même de la civilisation. Ce sont des empreintes ineffaçables qui sont évidemment une conséquence des conditions variées qu'impriment les climats à ces mêmes hommes, et qui sont déterminées par des besoins physiques.

Cette première direction réagit bientôt sur le moral, et de-là naît ce type particulier au sol, qui se retrouve dans tous les continens.

§ XV. Avant d'établir nos divisions naturelles, je pense qu'il est important d'examiner sommairement les modifications qu'éprouve la vie chez l'homme, considéré dans ses rapports solaires, en faisant toujours abstraction de l'âge et du sexe.

En prenant pour moyen appréciateur l'une des propriétés les plus éminentes de la vie, nous verrons que la *sensibilité*, considérée dans des latitudes extrêmes, est loin de se maintenir par-tout au même degré, quoique l'homme soit celui des animaux qui supporte le mieux les variations de température, témoin les expériences de *Duhamel* et le séjour des Hollandais dans le Spitzberg. En la suivant des zones équatoriales aux zones polaires, nous verrons qu'elle éprouve des dégradations prodigieuses. Sous les climats brûlans de la Torride tout s'exalte, s'exaspère ; la vie y est resserrée dans des bornes étroites ; son cours est rapide, impétueux : bientôt elle s'épuise!.... Sous ce ciel enflammé, l'homme passe en un instant du spasme à l'atonie : ardent dans ses desirs, esclave de ses passions, il s'y livre avec excès, et le dégoût suit de près ses jouissances éphémères. Combien il diffère de l'homme du Nord! La démarche grave et mesurée de celui-ci, son regard froid et tranquille, tout annonce en lui le calme et la réflexion ; chez lui les impressions sont faibles, isolées, mais lentes à s'effacer ; la vie, moins active, plus régulière, s'use lentement, et sa prolongation en est le résultat.

§ XVI. *Barthez*, dans la *Science de l'Homme*, en rapportant que le froid est favorable au développement de la vie, observe qu'à quelques degrés de la latitude la plus favorable, le froid

trop intense nuit à son développement ; mais c'est sur-tout dans la Thérapeutique, que la différence du climat est sensible pour le médecin éclairé.

Dans le Nord, la médecine souvent perturbatrice, milite avec succès contre les maladies lentes à se former, et d'autant plus rebelles, qu'elles ne se manifestent qu'après avoir long-temps miné les forces ; elles doivent y être combattues fréquemment par des médicamens énergiques donnés à très-hautes doses, tandis que chez les Méridionaux elle est souvent bornée à seconder la nature dans ses efforts et à les diriger.

§ XVII. Le rapprochement des deux extrêmes nous ramène aux régions tempérées : là, tout est beau ; l'heureux habitant de ces rians climats porte l'empreinte de la belle nature qui l'environne : chez lui, une partie de cette ardeur aveugle, inquiète, de l'habitant de la Torride, sert à développer sa brillante imagination.

C'est aux sites heureux de l'Italie, aux champs fortunés de la Grèce, que nous devons un Homère, un Virgile !.... C'est ici sur-tout que se fait sentir l'influence des climats : les chants harmonieux des Méridionaux peuvent-ils être comparés à la muse attristée du barde Ossian, dont les sombres accords ont emprunté la teinte rembrunie, monotone, des régions glaciales.

§ XVIII. Je passe maintenant de la division naturelle des hommes, fondée sur les rapports du sol ; elle est ainsi conçue, abstraction faite des races et de l'état politique :

HOMMES HABITANS	1°. Les montagnes...	de premier ordre.
		de second ordre.
	2°. Les vallées.	
	3°. Les plaines..........	fertiles.
		stériles.
		arrosées par des fleuves.
		marécageuses.

HOMMES HABITANS

4°. Les côtes maritimes	des mers Méditerranées.	
	des Océans.	
5°. Les îles..................	grandes ou petites.	
	côtières ou sporades.	
6°. Les déserts.		
7°. Les plateaux.		
8°. Près des savannes.		

§ XIX. *Montagnards.* Si l'on compare les habitans des grandes chaînes qui hérissent les continens, on sera frappé des rapports de mœurs et de caractères établis entre des peuples séparés par des distances prodigieuses, le montagnard Ecossais, le Hongrois des monts Krapack, le Monténégrin, le Tyrolien, le Suisse Alpin, le Calabrois, l'habitant des monts Taygètes, celui du Tibet, du Liban, le terrible Marate, ceux enfin du mont Atlas, des Appalaches, des Cordilières, le Patagon colossal, et bien d'autres encore..... qui tous, indépendamment des races et de la latitude, offrent des caractères généraux et constans, qu'il importe de bien apprécier.

Une nature sévère et agreste, des terres dépouillées de végétaux, des montagnes arides, où des obstacles sans cesse renaissans éprouvent la constance et le courage de l'homme, lui communiquent ces dures empreintes, cette âpreté de mœurs qui s'observent chez le montagnard de toutes les contrées.

§. XX. *Etat physique.* Une constitution athlétique, une haute stature, la tête élevée, le corps droit, la démarche assurée, un regard fier, où se peint la défiance et la cruauté, des traits fortement exprimés, un aspect sauvage, sont les caractères physiques du montagnard.

Il est sobre, actif, prompt dans ses mouvemens, courageux, intrépide, supportant la douleur, la fatigue, avec une constance opiniâtre; absolu dans sa volonté, terrible dans sa co-

lère, enclin à la perfidie et à la cruauté, il est naturellement chasseur et belliqueux. Hardi dans ses entreprises, il ose tout, et n'est point accessible à la crainte.... Il aime les voyages; mais l'amour de la patrie est tellement prononcé chez lui, qu'il est frappé de *nostalgie*, dès qu'il perd l'espoir de retourner dans ses montagnes ; et préfère à tout, l'*indépendance*.

§ XXI. *L'habitant des vallées*, quoique voisin de celui-ci, diffère de mœurs et de caractère. Au sein de leurs gras pâturages, ces peuples naturellement doux, hospitaliers, nous retracent les tableaux touchans des mœurs pastorales des anciens patriarches; ils subsistent divisés en peuplades ou tribus dans diverses parties du globe; on en trouve quelques traces dans les vallées de la Suisse, dans celles des Pyrénées, au pied du mont Caucase, du mont Liban, dans les gorges du mont Atlas, et dans quelques parties des Cordilières : considérés dans leur état physique, ils offrent les caractères suivans :

Leur taille et leurs forces musculaires sont moins développées que celles des montagnards; ils ont de l'embonpoint; leur démarche est moins hardie, ils sont humains et hospitaliers et ont une joie très-expansive; aiment le chant, la danse et la musique; ils passent facilement de la folle gaîté à la douleur la plus vive; leurs passions, sans être fougueuses, ont une force qui tient à une profonde sensibilité.

La haine est un sentiment pénible pour eux; ils sont doux, francs et généreux, quittent rarement leur patrie, et ne sont point guerriers.

Quelques maladies du systême *lymphatique* leur sont spécialement attribuables; il est certaines vallées sur-tout où elles sont *endémiques*, cela dépend particulièrement de la nature des eaux, des alimens, et sur-tout de la privation du soleil qui pénètre difficilement dans quelques gorges où l'air est stagnant; il y a, du reste, de grandes différences à établir entre

ces peuples, suivant qu'ils sont exposés au nord ou au midi.

§ XXII. *Habitans des plaines fertiles et cultivées.* Nous voici transportés dans ces belles contrées où le sol, chargé de riches moissons et de vastes prairies, prodigue tous ses dons à l'heureux agricole. La nature y déploie ses richesses; des saisons plus ou moins régulières, un ciel pur protège ses heureuses retraites, où l'homme, satisfait dans tous ses besoins, est loin d'apprécier des faveurs qui ne lui sont jamais refusées. C'est sur-tout dans les climats tempérés, et vers les tropiques, que la nature vivante se montre dans tout son éclat. Coupées, arrosées par des rivières ou des fleuves, ces plaines se changent en d'immenses jardins.

Ici, l'homme accablé sous le poids de ces biens en méconnaît le prix; et loin d'avoir cette énergie, celte ame élevée, source du vrai bonheur, c'est avec indifférence qu'il promène ses regards sur tout ce qui l'entoure.

Sa taille est médiocre, son embonpoint excessif, sa marche lente et mal assurée, son corps est affaissé sous son propre poids. Il cherche des plaisirs et n'en trouve presque jamais; l'intempérance et l'oisiveté, voilà quels sont ses délices; égoïste, et quelquefois avare, il est soumis et rampant quand l'intérêt ou le besoin l'y oblige; superstitieux et faible, il tient à son pays plutôt par indolence que par civisme, et renonce facilement à sa patrie quand l'espoir du gain l'appelle en d'autres climats.

Cet article, pour être complet, doit également comprendre tout ce qui est relatif aux habitans des plaines stériles et marécageuses, et se terminer par un exposé des mœurs du citadin que je place sur la même ligne, quoique du reste essentiellement différent sons le rapport de l'industrie et de la perfection morales.

§ XXIII. *Habitans des côtes maritimes.* L'examen des

peuples des côtes maritimes doit prouver également qu'abstraction faite de leurs degrés de civilisation, ils sont essentiellement marchands; cet esprit mercantile est plus ou moins développé chez eux, suivant que leur position géographique le favorise. De-là doit naître nécessairement des différences sensibles entre les habitans des côtes des mers méditerranées et ceux des côtes *océaniques*.

Dans les premières, la proximité des lieux multiplie les relations, et donnent une activité toute particulière à ses habitans; c'est aussi vers les bords de la Baltique et de la Méditerranée que les villes commerçantes ont acquis le plus de célébrité.

Les peuples maritimes sont en général plus difficiles à déterminer dans leurs caractères généraux, que les autres peuples des continens; c'est sur-tout chez eux que l'influence du climat, et les besoins, donnent à leur industrie une direction particulière.

En effet, peut-on comparer le Hollandais, froid et pacifique, les Allemands des bords de la Baltique, avec ces peuples turbulens et pirates, ces Maures grossiers de la côte d'Afrique?

Les nations européennes dont les vaisseaux couvrent les mers, peuvent-ils être comparés au paisible Chinois dont les énormes jonques n'osent quitter les côtes? Enfin, ne faudroit-il pas faire une classe particulière de *ces marins*, dont la vie entière est soumise à des circonstances étrangères aux autres États dans lesquels l'homme nous est offert?

§ XXIV. *Insulaires*. Les obstacles qu'oppose la nature à l'Insulaire, le rendent industrieux et hardi dans ses entreprises. Irrité par les bornes naturelles qui lui sont assignées, tous ses efforts tendent à les franchir; il n'aspire qu'à agrandir ses relations; il trouve dans le commerce des moyens de satisfaire les privations qui lui sont imposées.

Inquiets, turbulens et jaloux, ces peuples sont rarement en parfaite harmonie. Les îles continentales sont presque toutes destinées à subir le joug des peuples voisins. La *Sicile*, la *Corse*, l'*île de Candie*, en sont des exemples frappans; dans d'autres régions du globe, cela subsiste également. Les îles de l'Archipel indien ont aussi adopté les usages et les lois des peuples de la presqu'île de Malaca.

§ XXV. Les îles Sporades de l'hémisphère occidental sont généralement habitées par des peuples d'un aspect plus sauvage, et cependant moins dangereux. Ils se gouvernent par eux-mêmes; ils sont hospitaliers, et leur industrie est d'autant plus bornée, qu'ils sont plus éloignés des côtes et des peuples civilisés; cependant on admire encore les ébauches qu'elle produit chez les peuples sauvages d'Otaïti, des îles Pelew et de plusieurs autres encore.

En général, les *Insulaires* sont industrieux, adroits, défians et inclinés au vol, chez les nations sauvages.

§ XXVI. *Peuples nomades des déserts*. Les surfaces connues sous le nom de déserts, méritent une attention particulière; c'est sur-tout en parcourant les savans tableaux de la nature, par M. *Humboldt*, que l'on prend une juste idée de ce sol aride et brûlé que parcourt le Maure vagabond, dont la triste existence étonne au sein de ces vastes solitudes, où la faim et la soif l'accompagnent sans cesse; il est avide de meurtre et de pillage, faux, cruel et superstitieux.

On s'étonne plus encore, quand on pense qu'au sein de ces terres ingrates, dans cette mer de sable, il existe quelques îlots épars, qu'habitent des tribus d'Arabes pasteurs.

§ XXVII. *Peuples habitans les plateaux de l'Asie*. Il

existe en Asie de grandes surfaces élevées, ayant l'aspect d'immenses tapis de verdures, sans arbres; c'est là que subsistent les hordes nombreuses de Tartares : ces peuples mongols sont répandus du nord au centre de l'Asie jusqu'au *Tibet*, qui est aussi sous leur domination; ils vivent sous des tentes comme le Bédouin du désert, et sont naturellement chasseurs et guerriers.

Ces hordes errantes ont de tout temps offert les mêmes mœurs; et la manière dont *Hippocrate* les dépeint, est, à peu de chose près, celle que l'on emploierait aujourd'hui; du reste, ignorans et superstitieux, ils ont beaucoup d'analogie avec les autres peuples nomades, et sur-tout avec ceux de l'Amérique du nord, ce qui a fait dire à quelques savans que l'analogie de mœurs pouvait faire présumer une origine commune, expliquée par des migrations qui auraient eu lieu par le détroit de *Béhering*; mais n'est-il pas probable que des conditions égales, établies dans les régions, ont agi dans le même sens, et produit des effets semblables, à quelques modifications près.

§. XXVIII. *Savannes.* Ces dernières ne sont point habitées par les peuples de l'Amérique du nord où on les trouve particulièrement; mais elles n'en exercent pas moins une grande influence sur les peuples qui vivent auprès d'elles.

Ces prodiges de la végétation, ces amas d'arbres et de plantes diverses n'ont-ils pas une influence marquée sur le climat ? Les torrens d'oxigène qu'ils exhalent, les pluies qu'ils provoquent, la décomposition des plantes annuelles, ne sont-ce pas autant de causes qui doivent modifier les êtres vivans? C'est ce qu'il serait important de bien déterminer.

§ XXIX. Je borne ici l'esquisse du second aspect de l'homme considéré dans ses rapports géographiques. Il ne m'a pas été possible de développer tous les plans dont elle se com-

pose, dans un cadre aussi étroit ; je n'ai pu qu'indiquer les divisions que je crois pouvoir être appliquées au grand tableau de l'homme considéré dans tous ses rapports.

IIIe. ASPECT.

§ XXX. Ce troisième aspect doit nous montrer l'homme dans ses degrés de civilisation et ses états politiques.

Je me borne à l'exposition des parties dont il se compose :

HOMMES CONSIDÉRÉS

- 1°. Dans l'état *brut* ou *sauvage* ;
- 2°. Dans un premier degré d'association ;
- 3°. Dans l'état nomade ;
- 4°. Dans l'état civilisé ;
  - 1er. période (d'*accroissement*.)
  - 2e. période (de *perfection*.)
  - 3e. période (de *décadence*.)

Quelle que soit d'abord la distance apparente établie entre la médecine et ce troisième aspect, on conçoit qu'il importe de connaître les rapports établis entre certaines maladies et les divers degrés de civilisation. Eh ! ne sait-on pas que l'influence qu'elle exerce sur les affections morales, est propre aux divers états de perfection dans lesquels l'homme nous est offert, et aux besoins qu'il se crée en agrandissant sa sphère.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

Ex versione Le Fevre.

I.

Mutationes anni temporum præsertim, pariunt morbos; ac in iisdem maximè, frigoris et caloris admodùm inversa successio: et hoc quoque in proportione *contingit*, secundùm alias tempestatum anomalias. *Sect. tertia, aph.* 1.

II.

Naturæ, aliæ ad æstatem, ad hiemem aliæ benè vel malè sunt comparatæ. *Sect. Ibid.*, *aph.* 2.

III.

Itidem quoad regiones ætates, diætas, indolem morborum, naturæ aliæ cum aliis melius pejusve se componunt. Quædam ætates quoque sic *se habent* circa anni tempora, regiones, diætas, et morborum indolem. *Sect. Ibid.*, *aph.* 3.

IV.

Ad extremos morbos extrema prorsùs remedia valentissima. *Sect.* 1, *aph.* 6.